

Isidora Martínez, une femme en quête de liberté dans le Pérou du XIX^e siècle

Isidora Martínez, a woman in search of freedom in the nineteenth century Peru

Lissell Quiroz-Pérez

Universidad de Rouen (Francia)
lissell.quiroz-perez@univ-rouen.fr

Recibido el 7 de enero de 2015.
Aceptado el 24 de abril de 2015.
BIBLID [1134-6396(2015)22:2; 231-246]

RESUMEN

El artículo analiza un caso de agencia femenina en la sociedad patriarcal peruana decimonónica. El estudio se centra en la trayectoria de Isidora Martínez (1822-1880), una mujer que gracias a la educación y su oficio de partera titulada, rompe con ciertos esquemas de género de aquella época. Así, gracias a su empleo se convierte en jefa de familia prescindiendo de la colaboración económica de su esposo. Sus ansias de libertad se manifiestan en su recelo de la institución matrimonial que la llevan a solicitar el divorcio. Gracias al empoderamiento adquirido financiera y profesionalmente, Martínez logra ganar el juicio y vivir dieciocho años de manera independiente.

Palabras clave: Isidora Martínez. Historia. Mujeres. Perú. Siglo XIX. Parteras. Matrimonio. Divorcio.

ABSTRACT

The article analyzes a case of female agency in nineteenth-century Peruvian patriarchal society. The study focuses on the trajectory of Isidora Martínez (1822-1880), a woman who through education and profession of certified midwife, breaks certain gender schemas that time. So, thanks to its use becomes head of household regardless of economic cooperation of her husband. The desire for freedom is manifested in their distrust of the marriage institution that led her to seek divorce. Thanks to financial empowerment and professionally acquired Martínez manages to win the trial and live independently eighteen years.

Key words: Isidora Martínez. History. Women. Peru. Midwives. Marriage. Divorce.

SUMARIO

1.—Una partera titulada. 2.—¿Matrimonio de amor y de razón? 3.—Divorcio y emancipación. 4.—Dieciocho años de vida independiente. 5.—Conclusiones. 6.—Referencias bibliográficas.

Dans ses *Pérégrinations d'une paria*, Flora Tristan présente la société péruvienne des années 1830 comme une société traditionnelle et rigide à l'égard des femmes¹. Dans ce système patriarcal, la séparation entre les sphères féminine et masculine est très marquée, les femmes étant cantonnées au cadre domestique et privé. Mais l'écrivaine franco-péruvienne est également surprise par la marge d'action et de liberté dont font preuve les femmes qu'elle rencontre, marge qu'elle estime d'ailleurs supérieure dans bien des aspects à celle des Européennes. Ainsi par exemple, d'après Flora Tristan, les Péruviennes s'intéressent et agissent en politique et emploient leur charme "naturel" pour dominer les hommes.

Si ce tableau n'est pas exempt d'une certaine idéalisation fruit de l'altérité à laquelle l'écrivaine se trouve confrontée, le témoignage de Flora Tristan concernant l'agentivité des femmes péruviennes du XIX^e siècle est à interroger en analysant des cas concrets². Le concept d'*agency* permet en effet de saisir l'articulation entre les données sociales, structurelles et conjoncturelles, et la capacité d'action d'un individu. Tout ceci dans le but de mieux appréhender les différentes formes d'être au monde des individus et d'élaborer une histoire plus incarnée et moins schématique. C'est pourquoi cet article se propose de suivre la trajectoire d'une femme qui n'est pas féministe comme Flora Tristan, et qui n'appartient pas non plus à l'aristocratie péruvienne qu'a côtoyée la franco-péruvienne durant son séjour. Cette femme s'appelle Isidora Martínez (1822-1880) et suivre sa trajectoire de vie permet d'étudier comment s'articulent et s'organisent les processus d'émancipation féminine dans le Pérou du XIX^e siècle.

Isidora Martínez est une sage-femme issue des couches intermédiaires de la société liménienne, qui décide de s'investir dans sa profession au point de rompre avec certaines normes sociales. Elle repousse autant que faire se peut l'heure du mariage et lorsqu'elle atteint le sommet de sa carrière professionnelle, elle décide de se séparer de son époux qui vivait à ses dépens. Dans le cas d'Isidora Martínez, le non-mariage —ou en tout cas la distance prise avec cette institution— n'est pas une situation subie, elle constitue au contraire une forme d'émancipation de la tutelle des hommes. Mais Martínez n'est pas pour autant une femme rebelle ni l'une de ces femmes qu'on nomme déjà "féministes", accusées de renverser l'ordre naturel et d'introduire le chaos social. Elle est en revanche une femme qui a bénéficié des progrès de l'éducation. Ce bagage intellectuel lui permet l'entrée dans une profession qui vient d'être

1. TRISTAN, Flora: *Pérégrinations d'une paria*. Paris, Actes Sud, 2004.

2. Le terme d'agentivité, traduction française du terme anglais *agency*, fait référence ici à la capacité et à la puissance d'agir. Sur ce sujet, voir: "*Agency*: un concept opératoire dans les études de genre?". *Rives méditerranéennes*, 41-1 (2012).

créée, celle des sages-femmes diplômées. Grâce à cette formation, elle devient une femme indépendante sans pour autant s'engager dans un combat pour les droits des femmes. Sa révolution est personnelle et silencieuse. Ce silence est d'ailleurs la principale difficulté pour le chercheur qui tente reconstituer le fil de sa vie. Faute de témoignages directs, les sources mobilisées sont ainsi d'ordre administratif (dossiers universitaires), ecclésiastique (actes de naissance et mariage) ainsi que judiciaire (procès et expertises judiciaires).

En analysant de manière approfondie ces sources, cet article se propose de retracer la trajectoire de cette femme qui prend ses distances avec le mariage tout en la situant dans le contexte du Pérou de cette époque. En effet, le parcours d'Isidora Martínez nous renseigne sur les évolutions et les mutations qui interviennent dans la vie de nombre de femmes péruviennes de la seconde moitié du XIX^e siècle.

1.—*Une sage-femme diplômée*

Isidora Martínez naît à un moment charnière de l'histoire de son pays. Un an avant sa naissance, le 28 juillet 1821, le général José de San Martín a proclamé l'indépendance du Pérou. La guerre n'est pas finie pour autant, les troupes patriotes s'affrontent encore aux royalistes, qui ne sont définitivement vaincus qu'en décembre 1824. Par conséquent, Isidora Martínez vient au monde dans un pays financièrement et matériellement meurtri par la guerre et où tout est à construire après la séparation d'avec l'Espagne. Le projet politique des élites ayant accédé au pouvoir est de bâtir un pays moderne et "civilisé". Moderniser signifie notamment ériger de nouvelles institutions. L'une d'entre elles est la Maternité de Lima, première institution obstétricale de tout le monde hispanique. Elle est fondée en 1826 grâce à la rencontre entre le gouvernement et les médecins en conflit avec les accoucheuses traditionnelles, et une sage-femme française, formée à la Maternité de Port-Royal, Benoîte Pauline Fessel, laquelle devient immédiatement directrice de la Maternité de Lima³. Cette institution est calquée sur le modèle parisien qui associe un hospice des accouchées et une école de sages-femmes. La qualité de la formation, qui joint la théorie à la clinique dès la première année, fait de la Maternité de Lima, le plus important centre obstétrical du pays voire de toute la région andine.

3. Pour plus d'informations sur la création de cette institution, voir: QUIROZ-PEREZ, Lissell: "Benoîte Cadeau-Fessel et la naissance de la profession de sage-femme". *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 40 (2014) 225-247; QUIROZ, Lissell: "De la comadrona a la obstetrix. Nacimiento y apogeo de la profesión de partera titulada en el Perú (siglo XIX)". *Dynamis. Acta Hispanica ad Medicinae Scientiarumque Historiam Illustrandam* (Grenade), 32-2 (2012) 415-437.

L'intérêt pour l'éducation s'intègre davantage dans la mission "civilisatrice" que se donnent les nouvelles élites au pouvoir. A cette époque, l'éducation se hisse comme un thème central dans les nouveaux pays latino-américains, d'abord dans une perspective de construction étatique et nationale. L'élargissement de l'éducation concerne tant les hommes que les femmes bien que de façon différenciée, puisqu'il s'agit d'un côté de former des citoyens et de l'autre des mères. A cela s'ajoute la demande croissante de la population, notamment de la capitale. Tout ceci conduit à la création de nouvelles écoles. Lima compte ainsi, en 1849, 260 écoles de garçons et 33 de filles⁴. Bien qu'elles soient encore très minoritaires par rapport aux garçons, le nombre de filles inscrites à l'école croît rapidement: de 295 élèves en 1849, le nombre passe à 3 404 en 1853⁵. Isidora Martínez fait partie de cette vague de développement et d'élargissement éducatif. Les renseignements concernant ses origines sociales et les premières années de sa vie sont cependant succincts. Isidora Martínez est baptisée à Lima le 4 octobre 1822⁶. Elle est le fruit d'une liaison illégitime entre José Cosme Martínez et Tomasa Flores. Encore que reconnue par son père qui semble avoir une bonne position sociale, son avenir matériel n'est nullement garanti. Au Pérou en effet, la reconnaissance des enfants illégitimes par le père est fréquente. Les enfants nés de liaisons hors-mariage peuvent même vivre dans la maison paternelle mais socialement et juridiquement, ils reçoivent un traitement différent. Flora Tristan en fait l'amère expérience à cette même époque. Son oncle Pío Tristán lui fait un excellent accueil, lui témoigne même des marques d'affection mais au moment de réclamer les biens laissés par son père défunt, la réponse est ferme et catégorique: les enfants illégitimes n'héritent que de la cinquième partie du patrimoine de leur père⁷. Dans le cas d'Isidora Martínez, les possibilités d'hériter sont encore plus limitées puisque ses parents se séparent assez rapidement. En effet, peu de temps après sa naissance, Tomasa Flores, a déjà un nouveau conjoint appelé José Manuel Velásquez⁸. Cet homme devient son compagnon définitif même s'ils ne peuvent jamais célébrer leur mariage devant l'Eglise à cause du déshonneur de la liaison illégitime de Tomasa Flores. De ce couple naissent deux garçons, demi-frères d'Isidora. Cette configuration familiale place d'emblée Isidora Martínez dans une position délicate et fragile. D'un côté, les liens avec son père se distendent après la séparation de ses parents ce qui

4. VILLAVICENCIO, Maritza: *Del silencio a la palabra: mujeres peruanas en los siglos XIX y XX*. Lima, Flora Tristán, 1992, p. 36.

5. *Ibid.*

6. Site Familysearch: <https://familysearch.org/pal:/MM9.1.1/V597-HZV>, consulté le 21/05/14.

7. TRISTAN: *Pérégrinations d'une paria*, *op. cit.*, p. 358.

8. Archivo Arzobispal de Lima (AAL), "Espediente seguido por Doña Isidora Martínez con su esposo D. Juan Mata Carrillo", Divorcios, dossier 95, 1862, f.º 18.

la sépare de sa famille paternelle. De l'autre, l'investissement du nouveau couple formé par Tomasa Flores et José Manuel Velásquez doit se porter sur les deux garçons cadets. Dans ces conditions, donner une instruction à la jeune fille peut apparaître comme une forme de protection pour celle-ci tout en la préparant à son futur rôle de mère. C'est également une sorte de placement en vue de la présentation d'Isidora sur le marché du mariage. L'éducation d'une jeune fille peut compenser partiellement le manque de dot. Les familles de la bourgeoisie apprécient en effet les jeunes femmes aux manières raffinées et à l'éducation inculquée dans les écoles de filles.

Car instruite ou non, toute jeune fille est destinée au mariage. La seule façon d'y échapper serait de finir dans un couvent. Or, à l'âge même où elle devrait penser à préparer son trousseau de noces, Isidora Martínez s'engage dans des études supérieures. Est-ce pour elle un moyen de repousser cette injonction sociale? En tout cas, en 1847, à l'âge de 25 ans, elle passe l'examen d'entrée de l'École de la Maternité. Martínez est certainement une élève sérieuse et appliquée puisque l'accès à cette école est assez sélectif. Il faut tout d'abord présenter un certificat d'études primaires prouvant que la candidate a acquis les bases en grammaire, langue espagnole, histoire et religion catholique. Cela écarte d'emblée les femmes des catégories populaires, métisses et surtout indiennes qui ne maîtrisent ni le castillan ni la langue écrite. Aussi, les étudiantes de l'École de la Maternité de Lima appartiennent à un milieu plutôt créole et aisé, allant des filles de petits fonctionnaires à celles de commerçants, en passant par les filles d'employés⁹. Néanmoins, il ne suffit pas de faire valoir leurs références, les candidates doivent également passer un examen d'entrée. Elles sont évaluées par un professeur mandaté par l'Université de Lima qui détermine leurs capacités tout en s'assurant qu'elles correspondent bien aux critères ethniques et sociaux requis.

La scolarité dure quatre ans durant lesquelles les élèves sages-femmes étudient tout en assistant des femmes en couches. Isidora Martínez suit ainsi des cours d'anatomie et d'obstétrique. Le programme des quatre années de formation porte sur les accouchements naturels et dystociques ainsi que sur les maladies des parturientes et des nouveau-nés¹⁰. Ces cours sont dispensés par la sage-femme en chef et par un professeur de la faculté de médecine. Aussi, l'assise théorique des jeunes femmes est solide et bien supérieure, dans leur spécialité, à celle des médecins péruviens de l'époque. En effet, les étudiants de médecine étudient le même programme que les élèves sages-

9. En Amérique hispanique, on appelle créoles les descendants des Espagnols. Après l'indépendance, le terme désigne les populations blanches ou métisses en processus de blanchissement.

10. Archivo Histórico Domingo Angulo (AHDA): "Programa del Curso de Obstetricia para el año 1889". Facultad de medicina, Programa de cátedras (1853-1890), carton 42.

femmes à ceci près qu'ils apprennent en un an ce que les filles font en quatre. Il en va de même pour la clinique. Là encore les sages-femmes se trouvent en première ligne. La pudeur des parturientes, très marquée dans une société catholique et traditionnelle comme la péruvienne, constitue une entrave à la pratique obstétrique des étudiants hommes et des médecins. Les femmes en couches préfèrent être manipulées par les sages-femmes, par ailleurs jugées plus aptes par les qualités "naturelles" de délicatesse et d'empathie qu'on leur attribue. Par conséquent, les sages-femmes ont beaucoup plus de pratique que les étudiants de médecine. Isidora Martínez a ainsi pris en charge cinquante quatre accouchements durant sa formation¹¹.

Les élèves de la promotion d'Isidora Martínez sont aussi parmi les premières femmes à suivre des études supérieures. Si l'instruction primaire féminine est en plein développement dans le Pérou des premières décennies républicaines, il en va autrement pour la formation supérieure. Jusqu'en 1875, aucune Péruvienne n'est autorisée à suivre des cours à l'Université même en tant qu'auditrice libre. Aussi, les études de sage-femme constituent un premier pas pour l'entrée des femmes dans l'éducation supérieure. Les élèves de la Maternité ne sont certes pas considérées comme des étudiantes à part entière, mais elles sont en contact avec des membres de l'Université. En effet, l'École de la Maternité est associée à la faculté de médecine. Certaines conférences ont lieu dans les locaux de l'Université et à la Maternité, les élèves sages-femmes et les étudiants de médecine font leur clinique côte à côte. Les filles passent enfin leurs examens devant un jury composé de professeurs de médecine. Isidora Martínez présente ainsi son examen de fin d'études devant les médecins péruviens les plus réputés de son époque, à savoir Cayetano Heredia, Miguel de los Ríos, Julián Sandoval et Francisco Faustos¹². La présence des sages-femmes à l'Université introduit un certain degré de mixité et rompt avec l'idée de l'impossibilité pour les femmes de suivre des études supérieures.

Isidora Martínez reçoit par conséquent une très bonne formation professionnelle et elle devient une spécialiste de ce que les sages-femmes nomment fièrement "l'art des accouchements". Ces femmes sont en effet conscientes de leur capacité professionnelle bien supérieure en termes d'obstétrique, à celle des médecins. Benoîte Pauline Fessel (1792-1837), première directrice de la Maternité et mentor des premières générations de sages-femmes, le proclame haut et fort:

11. AHDA: "Expedientes de título (Matrona, Obstetriz), Profesoras de Obstetriz, Profesora de Partos, 1850-1871". Carton 41, registre n.º 27, n.º 10.

12. *Idem*.

“Sans vouloir mépriser ni diminuer le mérite d’aucune des personnes qui exercent l’honorable profession médicale à Lima, il serait aisé de prouver que cette ville ne compte pas d’accoucheurs dotés des connaissances positives qu’exige cette profession, à moins que l’on veuille supposer que l’incertitude, la témérité voire le hasard, puissent suppléer les sages et indispensables préceptes de la théorie appliquée à la saine pratique”¹³.

Leur connaissance et leur savoir-faire est d’ailleurs reconnu par l’Etat et la société. Le premier soutient la création de la profession de sage-femme en allouant à la Maternité un budget pour son fonctionnement. Il attribue également des bourses aux étudiantes de l’école. Dans la promotion d’Isidora Martínez, le gouvernement prend ainsi en charge la formation d’étudiantes de province, censées retourner dans leur région d’origine une fois leurs études achevées. Par ailleurs, de plus en plus de femmes de l’élite liménienne font appel aux sages-femmes diplômées qu’elles préfèrent aux accoucheuses traditionnelles considérées comme sales, ignorantes et superstitieuses.

Isidora Martínez s’engage par conséquent dans une profession reconnue et considérée d’utilité publique. Ces éléments favorisent l’estime de soi de celles qui l’exercent et peuvent expliquer que la sage-femme ait privilégié sa carrière à sa vie privée. De fait, celle-ci repousse l’âge du mariage le plus longtemps possible comme si l’union conjugale constituait une entrave à sa liberté. Cette attitude s’inscrit probablement dans un mouvement plus global de méfiance à l’égard de l’institution du mariage. À la même époque en effet, les femmes écrivaines latino-américaines dénoncent aussi dans leurs œuvres les tracas et les difficultés du mariage¹⁴. Car au Pérou, le mariage signifie encore pour une femme d’être assujettie à la tutelle du mari.

2.—*Un mariage d’amour ou de raison?*

Contrairement au Code civil français, le mariage péruvien n’est pas durant tout le XIXe siècle, un contrat civil sécularisé et révocable. Il relève toujours du droit canonique: il reste un sacrement religieux, consacré par un prêtre et établissant un lien indissoluble entre les époux¹⁵. Le Code civil péruvien de 1852 —qui s’inspire pourtant du Code français pour d’autres aspects—

13. FESSEL, Benita Paulina: *Práctica de partos*. Lima, Imp. J. Masías, 1830, p. V.

14. SCOTT, Nina M.: “Escritoras hispanoamericanas del siglo XIX”. Dans MORANT, Isabel (dir.): *Historia de las mujeres en España y América Latina*. vol. II: *Del siglo XIX a los umbrales del XX*. Madrid, Cátedra, 2006, pp. 693-719.

15. GARCÍA CALDERÓN Francisco: “Matrimonio”. Dans *Diccionario de la legislación peruana*. Vol. 2, Paris, de Laroque, 1878-1879, pp. 1309-1319.

perpétue la soumission de la femme au *pater familias*. Comme le souligne le juriste Francisco García Calderón, dans le droit péruvien, le divorce ne désigne pas la “dissolution du mariage” mais plutôt la “séparation des conjoints, avec maintien du lien conjugal”¹⁶. Dès lors, juridiquement, les femmes passent de la tutelle du père à celle du mari.

Certainement contrainte par la pression sociale et le temps qui passe, Isidora Martínez se décide à prendre époux une fois ses études terminées, en 1851, à l’âge de 29 ans¹⁷. Son mari, Juan de Mata Carrillo est veuf depuis 1847 et a quatre enfants nés de son premier mariage. Tailleur de profession, Carrillo possède une boutique où il reçoit ses clients¹⁸. D’après les voisins, le négoce jouit d’une bonne réputation ce qui laisse supposer que les affaires allaient bon train pour l’artisan. Le tailleur raconte lui-même qu’au moment de son mariage avec Isidora Martínez, il détenait un patrimoine mobilier estimé à 1000 pesos¹⁹. Il s’agit-là d’un montant non négligeable qui témoigne de l’aisance économique du personnage. A titre de comparaison, rappelons qu’une sage-femme de la Maternité perçoit 30 pesos par mois; une nourrice a, quant à elle, un salaire mensuel de 20 pesos tandis qu’une cuisinière en touche sept²⁰.

Si elle accepte de se marier, Isidora Martínez n’envisage pas pour autant de laisser de côté son travail et sa carrière. Elle a probablement déjà le projet de s’élever dans la hiérarchie professionnelle. Elle est en effet une très bonne élève ce qui la destine à s’intégrer dans le corps du personnel de la Maternité. Une fois diplômée, elle y reste tout d’abord en tant que sage-femme et sa vie privée ne semble représenter une limite pour son investissement professionnel. En effet, entre 1851 et 1854, Martínez enchaîne les grossesses: elle met au monde deux filles et un garçon²¹. Il s’agit pour elle de remplir rapidement son devoir conjugal et social pour ensuite pouvoir se consacrer à ce qui la motive le plus, à savoir sa profession. Ainsi, parallèlement, en 1853, elle est nommée directrice de l’Ecole d’accouchement²². Les conditions particulières de l’exercice de sa profession, notamment la question des gardes, supposent que son domicile ne soit pas trop éloigné de la Maternité. Aussi, en 1855, elle convainc son mari d’emménager ensemble dans le logement mis à la disposition de la directrice de l’Ecole. C’est probablement aussi une manière

16. GARCÍA CALDERÓN, “Divorcio”. Dans *Diccionario...*, *op. cit.*, vol. I, p. 780.

17. AAL: “Pliego matrimonial Carrillo-Martínez”. *Matrimonios*, 1851.

18. AAL: “Espediente seguido por Doña Isidora Martínez...”, f.º 15.

19. *Ibid.*, f.º 12.

20. “Agencia de domésticos”. *Perlas y Flores*, n.º 30, An II, 4 avril 1885, p. 13.

21. AAL: “Espediente seguido por Doña Isidora Martínez...”, f.º 2.

22. AHDA: Expedientes de título (Matrona, obstetrix), Profesoras de Obstetrix y profesoras de Partos, Carton 41.

pour elle de ne pas assumer le rôle de mère des enfants du premier mariage de son mari qui sont encore en bas âge. Ici son activité de sage-femme est une façon d'échapper au contrôle et à l'emprise de la belle famille.

Isidora passe ainsi près de dix ans pleinement consacrée à son travail à la Maternité. Mais ses enfants sont petits et très rapprochés ce qui suppose une organisation extrêmement efficace. Aussi sollicite-t-elle l'aide sa mère qui s'installe chez les Carrillo-Martínez avec son compagnon José Manuel Velásquez²³. Le dévouement de la sage-femme à son travail porte ses fruits puisque en 1861, elle est nommée professeure d'accouchement²⁴. Il s'agit-là du plus haut niveau de la carrière professionnelle et le plus réputé. La professeure d'accouchement est une sage-femme en chef, la plus haute autorité obstétricale après le médecin en chef. Dans les faits, c'est elle qui assure la direction et la gestion de la Maternité car le médecin ne réside pas à l'hôpital, il n'y est appelé qu'en cas de situation exceptionnelle²⁵. La sage-femme en chef est donc celle qui se charge de former les étudiantes et celle qui a l'expérience clinique la plus significative. Son salaire est également le plus élevé de la Maternité après celui du médecin en chef. Ainsi, Isidora Martínez perçoit une rémunération annuelle de 800 soles —soit quatre-cents soles de moins que le salaire du médecin de la Maternité²⁶. Mais l'autorité scientifique et le pouvoir de la sage-femme en chef ne sont pas cantonnés au cadre de la Maternité. Le rayonnement politique et social d'Isidora Martínez s'étend au-delà du milieu hospitalier. Car l'accouchement à l'hôpital ne concerne à cette époque qu'un nombre réduit de la population, à savoir quelques centaines de femmes pauvres ou victimes de pathologies médicales ou sociales. Le plus grand nombre de femmes en couches préfère accoucher à domicile avec l'assistance d'une accoucheuse, traditionnelle ou diplômée. En ce milieu du XIX^e siècle, de plus en plus de femmes des catégories aisées font appel aux sages-femmes diplômées qui ont une activité libérale à côté de leurs fonctions à l'hôpital. C'est une façon pour elles d'accroître leurs revenus et leur réputation professionnelle. En second lieu, les professeuses d'accouchement, en tant que spécialistes du corps féminin, sont appelées par la justice civile et pénale. En effet, la seconde moitié du XIX^e siècle voit la naissance au Pérou comme dans le reste du monde occidental, de la figure de l'expert judiciaire, sollicité par la justice en tant qu'autorité scientifique. Or, à côté des médecins figurent des sages-femmes appelées à fournir leur

23. AAL: "Espediente seguido por Doña Isidora Martínez...", f.º 13.

24. CABELLO Pedro M.: *Guía política eclesiástica y militar del Perú para el año de 1863*. Lima, Impr. José M. Masías, 1863.

25. *Proyecto de Reglamento para el hospicio y Colegio de Maternidad*. Lima, Tipografía Alfaro y Ca. Unión (Baquijano) n.º 317, 1865, p. 4.

26. *Ibid.*, p. 15.

expertise en cas de viol, avortement ou maladies féminines. Isidora Martínez rédige ainsi plusieurs rapports de ce type et devient une sage-femme reconnue aussi dans le milieu judiciaire.

Tout ceci contribue certainement à une forte autonomisation et affirmation de soi. Or il est significatif qu'au moment même où Isidora Martínez atteint le plus haut degré de sa carrière, elle entame une procédure de divorce.

3.—*Divorce et autonomisation*

Le droit canonique prévoit la possibilité de séparation des conjoints —appelée déjà divorce sous l'Ancien Régime. L'obtention de la séparation est soumise à une procédure spécifique qui se fait devant un tribunal ecclésiastique. Le Code civil péruvien de 1852 —dans ses articles 191 et 192— rappelle et entérine les causes admises pour présenter une telle demande. Parmi les causes de séparation des corps figurent l'adultère de l'épouse, le refus pour une femme de suivre son époux ou de se soumettre au devoir conjugal. Les causes qui sont censées protéger plus spécifiquement les femmes concernent le concubinage public du mari, les sévices ou le refus de subvenir aux besoins de la famille²⁷.

Les procédures de divorce établies à Lima présentent des caractères spécifiques par rapport à l'Europe et à d'autres régions de l'Amérique hispanique. On note tout d'abord un nombre non négligeable de demandes de séparation de conjoints présentées devant le tribunal ecclésiastique de Lima et ce, dès l'Ancien Régime. Ainsi, la moyenne annuelle des procédures engagées, s'élevait déjà à 31,2 entre 1651 et 1700²⁸. En revanche, entre 1760 et 1810, ce chiffre descend à 14,3²⁹. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, on retrouve des chiffres plus élevés: 21 procédures en 1861, 43 en 1862 (année du divorce d'Isidora Martínez) et 25 dossiers en 1863³⁰. On célèbre alors à Lima 374 mariages par an pour une population de 94 195 habitants³¹. Autrement dit, le nombre de procédures de divorce rapporté au total de mariages célébrés à la même période donne un pourcentage situé entre 6 et 10%. Ceci contraste avec d'autres pays de la région puisqu'au Mexique et en Argentine, le pourcentage

27. *Código civil del Perú*. Lima, Impr. del Gobierno por E. Aranda, 1852.

28. GHIRARDI, Mónica et IRIGOYEN LÓPEZ, Antonio: "El matrimonio, el Concilio de Trento e Hispanoamérica". *Revista de Indias*, 69-246 (2009), p. 254.

29. *Idem*.

30. Dossiers conservés aux Archives Ecclésiastiques de Lima (AAL).

31. FUENTES, Manuel A.: *Estadística general de Lima*. Lima, tip. de A. Lainé et J. Havard, 1866, p. 612.

se situe autour de 1%³². Les chiffres liméniens sont néanmoins assez semblables de ceux de Rouen de la fin du XVIII^e siècle. Dans cette ville de 75 000 habitants en 1790 s'ouvrent en moyenne 33 procédures de divorce par an³³. Le tribunal liménien instruit donc un nombre significatif d'affaires dont la très grande majorité sont entamées par des femmes — issues le plus souvent des catégories intermédiaires et supérieures de la société. Tel est le cas entre 1861 et 1863 où 69,6% des dossiers sont ouverts à l'initiative de femmes³⁴. Mais quelle est l'issue de ces procédures? Etant donné la complexité du système juridique péruvien du XIX^e siècle, il n'est pas aisé de répondre avec précision à cette question. En effet, la procédure de divorce pouvait donner lieu aussi à l'ouverture d'une instruction de nullité du mariage devant le tribunal ecclésiastique ou à l'ouverture d'une procédure civile en cas de demande de pension alimentaire, voire une procédure pénale en cas d'agression. Par ailleurs, les procédures pouvaient durer plusieurs années ce qui amenait les parties à abandonner le litige. Mais, en tout état de cause, on constate peu de sentences de divorce eu égard du nombre de procédures entamées. De fait, elles sont de l'ordre de 5 à 8% du total. Autrement dit, le tribunal ecclésiastique de Lima prononce très peu de sentences de divorce. Ainsi, en 1862, sur les 43 procédures engagées, le juge ecclésiastique rend seulement trois sentences de séparation de conjoints dont celle d'Isidora Martínez.

Le procès de divorce de la sage-femme a par conséquent un caractère exceptionnel. Il témoigne de l'affirmation personnelle et du degré d'émancipation conquis par cette femme. Cette autonomisation est concrète bien qu'elle ne soit jamais proclamée ouvertement. Bien au contraire, Isidora Martínez mène son argumentation en se pliant à ce que le juge et la société attendent d'une femme. Ainsi, elle commence par se présenter comme une femme honorable, une bonne épouse et mère de trois enfants. Elle rappelle qu'elle donnait tout son salaire à son mari pour qu'il en dispose à sa guise. Mais cela ne suffit pas pour convaincre le juge car l'enjeu est de démontrer l'impossibilité pour les époux de vivre ensemble en s'ajustant aux textes de droit. Or c'est là que le procès d'Isidora Martínez se distingue d'autres affaires de cette période. Ici, le niveau d'éducation, de maîtrise de l'écrit et de connaissance du système judiciaire jouent fortement en faveur de la sage-femme. L'adresse de Martínez apparaît tout d'abord dans l'investissement personnel dans l'affaire. Bien qu'elle soit assistée d'un avocat, elle prend soin d'adresser des lettres au tribunal pour présenter ses arguments, ce que ne peut pas faire son mari,

32. GHIRARDI, IRIGOYEN LÓPEZ: "El matrimonio...", *op. cit.*, p. 255.

33. PHILLIPS, Roderick G.: "Le divorce en France à la fin du XVIII^e siècle". *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 34-2 (1979), p. 387.

34. Sur un total de 89 procédures, 62 ont été ouvertes à l'initiative de femmes contre 27 pour les hommes.

moins à l'aise dans le maniement de l'écrit. Sa position d'experte auprès des tribunaux a pu également jouer un rôle important dans le procès. Isidora Martínez a certainement mis à profit sa familiarité avec le fonctionnement et les acteurs de la justice. Ainsi, elle s'appuie sur les textes juridiques pour présenter sa demande. L'argumentation prend appui sur les différents points prévus par la loi, à savoir l'incontinence de son mari, la haine et les mauvais traitements envers elle, le refus de participer aux frais de la famille et l'abandon du foyer conjugal:

“Mais les choses sont arrivées à un point tel que ni Dieu, ni ma conscience, ni la société ne peuvent m'ordonner que j'endure une telle souffrance face à la conduite scandaleuse et réprouvée de Carrillo, ni face à l'immoralité et à la débauche à laquelle il s'est livré et que j'ai supportées par modération et par prudence. Or, aux injures et offenses personnelles en violation de la foi conjugale, s'ajoutent aussi les insultes, les menaces injustes et même les promesses de m'ôter la vie. Et comme il faut ajouter à tout cela qu'il ne me donne rien et veut vivre à mes dépens, je me suis définitivement résolue à entamer le procès de divorce”³⁵.

Plusieurs témoins confirment en effet que Juan de Mata Carrillo a une liaison extraconjugale. L'infidélité masculine n'est cependant pas une cause de divorce à cette époque: elle rentre dans cette catégorie lorsqu'elle devient publique. Or, même dans ce cas, le motif n'est pas suffisant pour accorder le divorce. En ce qui concerne les sévices et les mauvais traitements mis en avant par Isidora Martínez, peu d'éléments du dossier semblent les confirmer. S'il est évident que l'amour ou tout du moins l'affection du début du mariage se sont mués en haine au cours du temps, il n'apparaît pas que la violence physique se soit imposée dans le couple: les témoins rapportent des disputes voire des injures mais pas de coups. Par ailleurs, Carrillo découche de plus en plus souvent³⁶. Cela dit, la séparation n'est pas subie par la sage-femme qui n'apparaît guère comme une femme éplorée. Au contraire, elle affirme son autonomie autorisée par son travail et son nouveau statut. Le fait de disposer d'un logement de fonction ainsi que d'un revenu lui permettant de vivre correctement pèsent dans la marge d'action d'Isidora Martínez. De fait, elle subvient à toutes les dépenses de sa famille. Ainsi, elle fait valoir devant le tribunal que c'est elle qui paie 25 pesos par mois pour la scolarité de ses deux filles et quatre pesos pour celle de son fils. De son côté, Carrillo, menacé dans sa virilité, relie le changement d'attitude de sa femme à sa prise de fonction à l'hôpital:

35. AAL: “Espediente seguido por Doña Isidora Martínez...”, f.º 3.

36. *Ibid.*, f.º 7.

“Depuis le emménagement à la Maternité, [Isidora Martínez] commença à refuser l’accomplissement de ses devoirs conjugaux [...] car sourde à la voix de sa conscience et oubliant les devoirs que lui impose la religion, elle s’est, depuis lors, obstinément refusée à faire vie commune avec moi”³⁷.

Evidemment, face au tribunal, Martínez ne met en avant ni son caractère affirmé ni sa volonté de vivre de manière libre et indépendante. Grâce à sa persévérance et à l’habileté de son argumentation, elle parvient à dépeindre un mari adultère, vicieux et profiteur. Le tribunal en sort convaincu et se prononce en faveur de la sage-femme. La procédure n’aura duré que quelques semaines ce qui contraste avec d’autres affaires de ce type.

4.—*Dix-huit années de vie indépendante*

Le mariage s’inscrit donc comme une parenthèse dans la vie d’Isidora Martínez. En voulant obéir au diktat social, elle subit le mariage plus qu’elle ne le désire. Elle le vit plutôt comme une entrave à sa carrière et à sa liberté que comme une source d’épanouissement personnel. Vivre en tant que “femme séparée” n’est cependant pas une situation enviable dans le Pérou du XIX^e siècle. D’abord parce dans cette société très hiérarchisée et conservatrice, une femme seule est toujours suspecte. D’un autre côté, nombre de femmes qui, ne pouvant pas supporter leur vie de couple, osent entamer des procédures de divorce, se retrouvent enfermées dans des couvents. Isidora Martínez est encore une fois préservée par sa profession. Le métier de sage-femme cadre bien en effet avec les injonctions sociales de la seconde moitié du XIX^e siècle. Il relève du *care*, du soin donné aux femmes et aux nouveau-nés, considéré comme une fonction strictement féminine. Ses activités à la Maternité peuvent aussi être perçues comme une forme de réclusion et de limitation à toute éventuelle nouvelle liaison amoureuse.

Ainsi, dans le cas d’Isidora Martínez, le divorce conduit davantage à une autonomisation qu’à une situation d’infortune et de malheur. L’étude de son testament, ouvert au moment de sa mort en 1880, laisse apparaître une femme indépendante ayant accru et consolidé son patrimoine financier et son autonomie au sein de la société. Martínez déclare qu’après son divorce, elle n’a reçu aucune aide financière venant de son ex-mari³⁸. Celui-ci a continué à délaisser sa famille et n’a guère participé à l’effort d’éducation de ses trois enfants. L’abandon de la famille par son mari permet à Isidora Martínez de

37. *Ibid.*, f.° 12.

38. Archivo General de la Nación (AGN), Archivo notarial, “Testamento de Isidora Martínez”, notaire Manuel Orellana, n.° 302.

justifier qu'elle se soit consacrée pleinement à son travail. Son métier semble en effet lui tenir à cœur et être une source de fierté pour elle. Elle y fait référence à plusieurs reprises. Du reste sa fille aînée, Natalia Isidora Carrillo, embrasse la même profession que sa mère ce qui prouve qu'il s'agit d'un métier reconnu et valorisé socialement. La dernière phase de la transmission du métier se fait en 1880, lorsque la mère lègue à sa fille sa mallette avec ses outils de sage-femme³⁹.

C'est donc grâce aux fruits de son travail que Martínez dispose à la fin de sa vie d'un patrimoine considérable et en tout cas bien supérieur à celui détenu par le couple Martínez-Carrillo deux décennies auparavant. Isidora Martínez possède tout d'abord deux fermes situées près de Lima. Elle déclare également une quantité importante de bijoux d'or, de diamants et d'argent ainsi que des objets de valeur tels que des meubles. Martínez possède même un piano qu'elle a acheté pour les leçons de sa fille cadette. Le dernier signe qui témoigne de l'importance et de l'affirmation personnelle de la sage-femme est qu'elle dispose de plusieurs tableaux dont son portrait à l'huile. Elle laisse enfin une somme significative d'argent —2 000 soles— pour l'achat d'une niche funéraire et les frais liés à ses funérailles⁴⁰. L'examen du testament d'Isidora Martínez dessine l'image d'une femme qui a consacré sa vie à sa carrière et à l'éducation de ses enfants pour les faire entrer pleinement et définitivement dans le milieu de la bourgeoisie. Il est probable qu'elle ait vécu la liaison illégitime de sa mère comme une situation de déclassement pour elle, et que, par le biais de ses enfants, elle ait cherché à effacer ce stigmate. Rien ne laisse en tout cas supposer qu'elle ait eu une autre liaison sentimentale après son divorce, comme si toute son énergie vitale s'était concentrée sur sa profession. Martínez convoque en revanche un prêtre en tant qu'exécuteur testamentaire et des témoins provenant de la bourgeoisie liménienne. Tout indique donc que son but a été de s'insérer dans cette catégorie sociale en développement durant cette deuxième moitié de XIX^e siècle.

5.—*Conclusion*

En somme, la trajectoire d'Isidora Martínez est une illustration des formes d'agentivité développées par les femmes péruviennes du XIX^e siècle. Cette femme acquiert une indépendance et une position économique et sociale qu'elle n'avait pas au départ. Et alors qu'elle aurait pu rester assujettie à la tutelle de son mari, elle prend distance avec le mariage jusqu'au point de faire le choix

39. AGN: "Testamento...", f.º 8.

40. *Idem*.

de vivre seule. Et elle semble, durant ces années de vie “sans mari”, beaucoup plus épanouie qu’auparavant. Plusieurs facteurs ont contribué à l’émancipation de cette femme. L’accès à l’éducation joue un rôle fondamental en tant que possibilité d’accès à la connaissance et à des espaces jusque-là réservés aux hommes. L’entrée dans un métier reconnu et rémunéré permet la consolidation et l’affirmation de sa position en tant qu’être libre et agissant. Grâce à sa profession de sage-femme, Isidora Martínez peut résister et finalement échapper à l’institution du mariage qui semble l’accabler. Mais c’est aussi grâce à cette expérience de vie conjugale qu’elle peut accéder à une vie de liberté sans mari. Aux yeux de la société, en se mariant et en mettant au monde des enfants, elle avait accompli son devoir. Ainsi, toute cette trajectoire se fait en se positionnant à la limite de la norme et de la déviance dans une sorte d’exercice de funambule. Cela montre que la capacité d’action d’un individu demeure en prise directe avec la réalité du moment.

Ce parcours de vie permet d’appréhender de plus près les rouages de l’organisation sociale péruvienne du XIX^e siècle. On voit à travers l’exemple d’Isidora Martínez que même dans une société conservatrice et patriarcale, profondément empreinte de références catholiques, existent voire subsistent des parcelles de liberté et de pouvoir dont se sont saisi les femmes. En réalité, durant cette période, à côté des guerres, pronunciamientos et coups d’Etats, une révolution sociale et politique plus silencieuse et cependant tout aussi importante que concrète a concerné les femmes péruviennes des couches intermédiaires et supérieures. Et surtout, l’affirmation politique et sociale de ce groupe significatif de femmes n’a jamais cherché à rompre ouvertement avec les normes et l’ordre établi. Au Pérou, les féministes n’ont pas suivi la voie de l’action publique à la manière de Flora Tristan. Nombre de femmes de la deuxième moitié du XIX^e siècle se sont en revanche imposées grâce à leur travail comme Clorinda Matto de Turner, écrivaine célèbre, veuve et première rédactrice en chef d’un journal péruvien. Ce sont là des exemples de femmes qui se libèrent de la tutelle masculine et contrebalancent l’image des femmes célibataires malheureuses car esseulées.

6.—Referencias bibliográficas

- CABELLO Pedro M.: *Guía política eclesiástica y militar del Perú para el año de 1863*. Lima, Impr. José M. Masías, 1863.
- FESSEL, Benita Paulina: *Práctica de partos*. Lima, Imp. J. Masías, 1830.
- FUENTES, Manuel A.: *Estadística general de Lima*. Lima, tip. de A. Lainé et J. Havad, 1866.
- GHIRARDI, Mónica e IRIGOYEN LÓPEZ, Antonio: “El matrimonio, el Concilio de Trento e Hispanoamérica”. *Revista de Indias*, 69-246 (2009) 241-272.
- PHILLIPS, Roderick G.: “Le divorce en France à la fin du XVIII^e siècle”. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 34-2 (1979) 385-398.

- QUIROZ, Lissell: "De la comadrona a la obstetrix. Nacimiento y apogeo de la profesión de partera titulada en el Perú (siglo XIX)". *Dynamis. Acta Hispanica ad Medicinae Scientiarumque Historiam Illustrandam* (Grenade), 32-2 (2012) 415-437.
- QUIROZ-PEREZ, Lissell: "Benoîte Cadeau-Fessel et la naissance de la profession de sage-femme". *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 40 (2014) 225-247.
- SCOTT, Nina M.: "Escritoras hispanoamericanas del siglo XIX". En MORANT, Isabel (dir.): *Historia de las mujeres en España y América Latina*, vol. II: *Del siglo XIX a los umbrales del XX*. Madrid, Cátedra, 2006, pp. 693-719.
- TRISTAN, Flora: *Pérégrinations d'une paria*. Paris, Actes Sud, 2004.
- VILLAVICENCIO, Maritza: *Del silencio a la palabra: mujeres peruanas en los siglos XIX y XX*. Lima, Flora Tristán, 1992.